



FRANÇOIS SCHUITEN

Le dessin comme obsession

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: SCHUITEN

Prénom: François

Âge: 54 ans

Profession: dessinateur et scénariste de BD, notamment de la série *Les Cités obscures*, avec Benoît PEETERS.

Signe distinctif: s'immerge dans le réel pour révéler l'imaginaire...

Quel a été votre parcours scolaire?

François SCHUITEN: J'ai fait mes maternelles à l'École Saint-Joseph de Wezembeek-Oppem, dont mon père avait réalisé l'architecture. À la fin des primaires, comme j'étais en difficulté, je me suis retrouvé pendant un an à l'École Saint-Philippe de Néri à Ixelles, où j'ai vécu une expérience assez terrible: on m'avait mis dans une classe spéciale de rattrapage, avec des enfants inadaptés à tout... J'y ai côtoyé la folie! Ça m'a marqué. Ensuite, j'ai fait mes latines au Collège Don Bosco à Woluwe-Saint-Lambert, et j'ai terminé mes humanités à Saint-Luc, dans la section artistique préparatoire à l'architecture. Enfin, après tout ça, j'ai pu faire ce que j'aimais vraiment: je suis entré en supérieur à Saint-Luc, dans la section BD. J'ai commencé à publier avec Claude RENARD¹ dans *Métal Hurlant* et finalement, ma vie professionnelle s'est superposée à celle d'étudiant.

Cette envie de dessiner est venue très tôt?

FS: Oui, c'était la seule chose qui m'intéressait profondément: le dessin, la mise en scène, le récit, la dramaturgie, la lumière, tout ce qui

concerne la narration graphique. Quand j'étais petit, je dessinais tout le temps. Et à présent, j'ai un privilège incroyable: le matin, quand je me lève, je sais que je vais faire ce que j'ai toujours rêvé de faire!

À l'école, y avait-il tout de même d'autres matières qui vous intéressaient?

FS: J'ai bien aimé le latin. Je me rappelle avoir illustré Ovide, avoir rêvé sur les descriptions de César, sur sa Guerre des Gaules. Le latin me plaisait parce qu'il donne une profondeur, une richesse à notre langue, mais je n'étais quand même pas très à l'aise. Je n'étais à l'aise en rien, d'ailleurs! Peut-être parce que cela ne m'intéressait pas suffisamment, ou parce que je n'avais pas assez confiance en moi. Je crois que je n'étais pas idiot, mais sans doute un peu tétanisé, un peu complexé.

Comment vos parents se positionnaient-ils par rapport à l'école?

FS: C'était intéressant, car je faisais face à une dualité: ma mère voulait que je réussisse à l'école, et mon père, que je réussisse mes dessins! Il relativisait complètement mes résultats scolaires, se disant que de

toute façon, je me débrouillerais si je savais dessiner. Mon père a essayé de nous communiquer son regard sur la peinture, sur l'architecture, de multiples façons: en allant voir des musées, en nous faisant travailler l'aquarelle, le dessin... On avait un père professeur, en fait!

Quand vous dessinez, qu'est-ce qui vous inspire?

FS: Je n'essaie pas d'avoir de l'imagination. J'ai le sentiment que mon travail principal, c'est de m'immerger. En ce moment, je travaille sur le futur musée du train à Schaerbeek. C'est un sujet qui déteint et inspire, parce qu'on est confronté à un monde, des machines, des métiers, des vies... Cela touche au développement économique, technologique, social... C'est très inspirant.

Il est donc important de garder ce contact avec le réel?

FS: Pour moi, c'est une véritable obsession! Je prends de vraies personnes comme modèles, pour que des parcelles de vécu transparissent dans le dessin, et que celui-ci ne soit pas artificiel. J'essaie de ne pas fabriquer les choses, mais c'est très compliqué. Si vous n'essayez pas, malgré tout, de construire un

peu votre scénario, il peut se déliter, mais si on remarque trop les instruments, ça sent l'artifice. Un scénario qui grandit, qui s'équilibre, c'est finalement toujours un petit miracle! Il faut se confronter au réel en permanence. Contrairement à ce qu'on pense, ce n'est pas un travail d'imagination. Pour moi, l'imaginaire s'inscrit partout... Il faut simplement avoir le regard qui permet de le révéler.

Que vous apportent vos expériences dans le cinéma, la scénographie...?

FS: Passer d'un médium à l'autre s'est fait naturellement. Il y a un point commun: la narration. Mon métier, c'est raconter des histoires. Je me suis aperçu que j'avais besoin que mon dessin et mon travail d'auteur se nourrissent. Je me voyais mal dessiner seul toute ma vie sans être confronté au réel, sans être bousculé par des collaborateurs, par des aventures: travailler à l'EXPO 2005 Aichi au Japon, à la conception visuelle du film *Mr Nobody* ou pour une station de métro à Paris, ce sont des expériences qui permettent de revenir ensuite vers la BD avec des envies, des émotions, des idées qui se sont renouvelées. Je ne peux pas me réinventer en passant tout mon temps

sur la table de dessin... Je serais comme un citron pressé!

Quel est le message que vous souhaitez faire passer à travers votre œuvre, votre univers?

FS: Je n'aime pas le mot message, ce serait comme si c'était quelque chose de très simple, alors que c'est très complexe. Ce qu'on essaie plutôt, c'est donner à voir, à rêver, à inventer. Ce qu'on sollicite, ce qu'on suscite, c'est une part d'émotion... Pour certaines histoires, je ne sais pas moi-même ce qu'il faut en penser. Quand, dans un récit, je sais ce qu'on veut me faire penser, ça m'agace! L'honneur d'un auteur, c'est laisser le lecteur voyager, vivre dans le récit.

Il y a quand même des thèmes qui vous tiennent à cœur...

FS: Oui, certainement la notion d'utopie. Notre époque est tellement peu accueillante... Mais il est faux d'imaginer qu'il n'y aura pas aussi des choses magnifiques à l'avenir, dont nos enfants seront les acteurs. C'est presque une responsabilité que d'essayer de donner à voir cette dimension de l'avenir, ce futur indispensable.

À l'école, accorde-t-on assez de place à la créativité?

FS: Bien sûr que non! On ne donne pas assez de place au rêve, à l'imaginaire. Mais c'est très compliqué. Chez moi, j'ai l'impression que la créativité s'est un peu construite à cause de la contrainte, justement. Mon imaginaire s'est forgé pour lutter contre mes angoisses et les inquiétudes que j'avais parce que je ne savais pas rentrer dans le moule.

Vous est-il déjà arrivé de parler d'école, dans vos BD?

FS: Oui, dans *L'enfant penchée*. C'est un des récits qu'on préfère, d'ailleurs, cette petite fille qui se retrouve un jour penchée. C'est une métaphore de tous les phénomènes d'anormalité. Le fait que j'ai passé une année dans une classe de "fous",

que j'étais dyslexique, assez myope, très maladroit en sport, que j'avais un cheveu sur la langue... Ce sont des particularités, des "handicaps". Cet album, c'était une manière de parler de tout ça, mais d'une façon décalée, métaphorique.

Quelle serait, pour vous, l'école idéale?

FS: Je ne sais pas mais pour moi, l'école, ce sont des professeurs, des personnalités. J'ai eu la chance de rencontrer des personnalités remarquables, généreuses, passionnantes. Ce que j'attends d'un professeur, c'est qu'il m'enthousiasme, qu'il me fasse partager un monde, que ce soit celui du calcul, de l'anglais, du français... Il y a des gens qui ont cette capacité de communiquer leur passion, de prendre par la main. C'est un métier magnifique, dont on ne dira jamais assez le mérite et l'importance. J'ai aussi été professeur, assistant de Claude RENARD pendant trois ans, 12h par semaine. Je me suis rendu compte que j'adorais le contact avec les étudiants, mais que je n'étais pas un professeur.

Qu'est-ce qui vous manquait?

FS: Les combats personnels qui me tiraillaient étaient trop importants pour tout mener de front. Quand on est dans un travail d'auteur, on doit chercher, se tromper. Et ce n'est pas facile de dire aux étudiants qu'on peut penser quelque chose, et le lendemain le contraire. Il est parfois nécessaire, en tant qu'auteur, de se mettre en fragilité et de retourner la pensée. Un étudiant, quant à lui, doit tout de même sentir que vous avez certaines certitudes...

Pour terminer, un souvenir particulièrement marquant de votre scolarité?

FS: Outre cette année passée dans une classe avec des enfants au bord de la folie, je retiens ma rencontre avec Benoît PEETERS, avec lequel j'ai très vite réalisé un journal qui mélangeait déjà réalité et fiction, et qui nous a permis de tester notre façon de travailler. L'école a favorisé cela. À un moment donné, les professeurs ont aussi voulu faire un journal, mais avec des versions latines... Tout cela avait quelque chose de sympathique, il y avait une guerre des journaux! ■